

Ballard, Michel (dir.) (1995) : *Relations discursives et traduction*, Coll. "étude de la traduction", Lille, P.U.L., 297 p.

Rosario Alonso-De Leon

Volume 41, numéro 1, mars 1996

Le(s) processus de traduction / Translation Process(es)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/002510ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/002510ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Alonso-De Leon, R. (1996). Compte rendu de [Ballard, Michel (dir.) (1995) : *Relations discursives et traduction*, Coll. "étude de la traduction", Lille, P.U.L., 297 p.] *Meta*, 41(1), 170–171. <https://doi.org/10.7202/002510ar>

■ BALLARD, Michel (dir.) (1995) : *Relations discursives et traduction*, Coll. «étude de la traduction», Lille, P.U.L., 297 p.

À partir des années 70, l'intérêt croissant pour l'analyse du discours a amené la linguistique à élargir le domaine de ses recherches du niveau de la phrase aux relations transphrastiques et textuelles. C'est dans cette perspective que se situent les douze études éditées par Michel Ballard dans la collection «étude de la traduction», publiées récemment par les Presses Universitaires de Lille.

Cet ouvrage nous présente, en effet, une palette d'analyses de problèmes de cohésion discursive qui va de l'équivalence des connecteurs *but / mais*, ou de la traduction de *and* en français, à la comparaison de l'anaphorisation des noms en anglais et en français, les valeurs discursives de la ponctuation, ou l'intérêt de faire intervenir les notions de thématisation / rhématisation dans la pédagogie de la traduction, en passant par l'étude du temps ou de l'aspect verbal comme facteur de cohésion, l'expression de la continuité, l'opposition assertion / atténuation et ses rapports avec l'usage de *seem / sembler*, ou l'effacement de connecteurs adversatifs et concessifs en français moderne en contraste avec les mêmes notions exprimées en anglais et en allemand.

Des douze travaux recueillis, dix ont le couple anglais / français comme langue de travail, l'un d'entre eux ajoute des exemples en allemand, et un dernier base ses observations sur le néerlandais en plus des trois autres langues. Un seul article — celui d'Eugenia Gonzalez — compare l'usage des temps verbaux à partir d'un corpus d'articles de la presse française et de la presse portugaise, et un autre — d'Anne-Marie Löffler-Laurian — nous présente une étude comparative des éléments qui expriment la continuité du discours dans la transmission de l'information, à partir de textes scientifiques en français et en espagnol.

Un coup d'œil aux bibliographies qui complètent chaque article suffit à rendre compte de la disproportion existante entre la quantité d'études à la portée des chercheurs

Even-Zohar a repris les idées principales de Tynjanov : notions de système, de hiérarchie des structures des différents systèmes littéraires, de défamiliarisation, ainsi que de mutation et d'évolution littéraires. Il a utilisé le mot « polysystème » pour désigner les différents systèmes littéraires et non littéraires et il a tenté d'expliquer **toutes** les sortes d'écriture à l'intérieur d'une société, y compris la littérature traduite. Even-Zohar apparaît davantage comme un théoricien de la culture que comme un théoricien de la traduction (contrairement à Toury) et son concept de lutte des genres, espèce de théorie du *bumping* littéraire où l'enjeu est la victoire et le pouvoir, fait l'objet de pas moins de cinq pages de « réserves » de la part de Gentzler (p. 120 à 125). Ce dernier est moins critique à l'endroit de Toury qui, il faut l'avouer, est plus nuancé dans ses affirmations. Par exemple, selon lui, une traduction n'est jamais tout à fait « adéquate », parce que les normes de la langue d'accueil entraînent toujours des glissements par rapport aux structures de l'original, ni totalement « acceptable », parce qu'elle introduit toujours dans la langue d'accueil des formes nouvelles, défamiliarisantes. En plus d'être inévitablement infidèle, la traduction devient un élément relatif, variable selon les forces de l'histoire et la toile sémiotique nommée culture. Le texte traduit s'inspire de « familles de ressemblances » contenues dans l'original (ensembles de propriétés, de significations et de possibilités), concept que Toury emprunte à Wittgenstein, et s'inscrit dans d'autres « familles de ressemblances ». Comme la traduction privilégie certaines propriétés ou significations au détriment d'autres, le concept de « bonne traduction » est mis de côté.

Le chapitre 6, portant sur la déconstruction, est divisé en cinq parties : Tel Quel, Foucault, Heidegger, Derrida et post-Derrida. La déconstruction témoigne d'un renversement de perspective par rapport aux théories traditionnelles de la traduction fondées sur la notion d'équivalence. Voici, à titre d'exemple, quelques questions que pose ce mouvement qui a pris naissance en France dans les années 60 : Sans traduction, l'original cesserait-il d'exister ? Et si l'original dépendait de ses traductions, et non l'inverse ? Et si encore le sens d'un original était révélé par ses traductions ? Et si, de surcroît, l'original n'avait pas de sens « fixe » et s'il variait chaque fois qu'il est traduit ?

Le déconstructionnisme n'est pas une théorie de la traduction proprement dite, mais une critique des limites du langage (de la littérature et de l'écriture) qui « utilise » la traduction pour s'interroger sur la nature même de ces limites et de l'être-en-langage. L'original et la traduction affichent une relation symbiotique. Les déconstructionnistes ne distinguent pas TD et TA, langage et sens, signifié et signifiant, forme et contenu. Le langage ne réfère qu'à lui-même ; ce qui existe, ce sont plutôt des chaînes de signification, constamment en mouvement, « en jeu », qu'on n'arrive pas à cerner. La traduction n'est pas ce vers quoi on se dirige, mais un lieu de passage qui dissimule et laisse échapper (Derrida). Au lieu de porter sur l'identité, l'accent est mis sur la non-identité, la non-présence, la non-représentabilité. S'il est impossible de transférer un sens fixe, déterminable, d'un système de représentation à un autre, il sera aussi impossible d'« évaluer » une traduction.

Ce n'est pas à la traduction traditionnelle, qui accorde beaucoup d'importance à l'original ou à l'auteur, mais bien à la traduction considérée globalement que le déconstructionnisme attribue une place centrale. Pour reprendre la métaphore de Derrida, la traduction serait comme un enfant, non seulement produit de la reproduction, mais aussi renaissance du fait qu'elle a le pouvoir de s'exprimer elle-même.

Ce qui est intéressant dans ce dernier chapitre, très lourd d'érudition et de subtilités philosophiques, c'est que Gentzler établit constamment des corrélations entre les auteurs, par exemple, l'influence de W. Benjamin sur Derrida ou celle de Heidegger sur Foucault, et entre les courants traductologiques eux-mêmes, les similitudes entre l'approche des déconstructionnistes et celle des polysystémistes, etc.

dont les langues de travail sont l'anglais et le français et celles dont disposent ceux qui travaillent sur les langues ibériques. Cette situation a évidemment des répercussions sur les deux articles ci-dessus mentionnés qui, tous deux basent leurs observations sur un corpus plutôt limité. Pourtant, l'étude d'Eugenia Gonzalez, qui commence par des tableaux statistiques fort intéressants, esquive l'écueil grâce aux fins commentaires des traductions des articles de presse analysés, où elle met en relief l'importance de la situation et des inévitables présupposés culturels véhiculés par les langues dont les contraintes expliquent souvent les stratégies du traducteur. L'article d'Anne-Marie Löffler-Laurian, par contre, est moins convaincant ; non pas que son approche théorique ne soit pas valable, mais plutôt à cause de sa position méthodologique : un corpus trop réduit (deux articles français et leur traduction espagnole, plus la comparaison de deux articles écrits en langue originale, choisis en fonction d'une typologie des revues dont ils ont été tirés), mène à des déductions hésitantes, exprimées pour la plupart sous forme d'interrogations, comme si l'impartialité descriptive du linguiste lui interdisait de tenir compte de la situation et de pousser ses hypothèses jusqu'à se demander si bon nombre des observations tout à fait pertinentes tirées des textes analysés sont dues à la spécificité de la langue ou à l'intervention du traducteur...

Que plusieurs articles se centrent sur la même unité linguistique pourrait faire craindre une certaine réitération. Pourtant, il n'en est rien, car, tel que nous l'avance l'éditeur dans la magnifique introduction à cet ouvrage, les études rassemblées dans ce volume «ne sont pas l'émanation d'une école de pensée...». Ainsi, alors que Jean-Claude Souèsme, dans le cadre de la théorie de l'énonciation de Culioli, privilégie «le travail de la structuration effectué par l'énonciateur» dans son article sur la traduction de *but* en français, Myriam Salama-Carr, ancienne élève de Danica Seleskovitch, analyse le problème *but / mais* selon deux «manières de traduire» : la littérale et la communicative ; et les résultats de ces deux articles viennent prendre leur juste mesure à côté de l'étude de John Desmond Gallagher, qui, à partir d'observations intralinguistiques sur «l'effacement des connecteurs adversatifs et concessifs en français moderne», contraste cette tendance avec l'anglais et l'allemand, et par le biais de la traduction, débouche sur des considérations relatives au comportement de *but*, pour nous présenter une série d'observations intéressantes, doublées d'une mise en garde contre certaines généralisations parfois hasardeuses, surtout quand elles ne s'appuient pas sur un corpus fourni ou que l'on laisse de côté l'idiosyncrasie des auteurs ou des traducteurs.

L'étude de Michel Ballard sur «la traduction de la conjonction *and* en français» mérite une mention spéciale pour sa rigueur méthodologique qui en fait un modèle en son genre. Il serait injuste de ne pas signaler aussi la rigueur de Douglas A. Kibbee dans son article : «Assertion / atténuation, subjectivité / objectivité en anglais et en français : «*seem / sembler*», qui appuie ses observations sur des chiffres précis établis à partir de l'analyse de dix-neuf traductions françaises d'*Alice in Wonderland* ; ou de ne pas relever le caractère stimulant de l'article de Roland Landheer qui «estime que l'intraduisible peut être réduit que ce soit par un meilleur examen des capacités de la langue d'accueil ou par une certaine flexibilité dans les transferts».

En somme, un recueil d'articles centrés sur diverses «relations discursives», étudiées à partir de perspectives théoriques aussi diverses, qui montrent qu'indépendamment de la position théorique ou institutionnelle assumée un dialogue fécond est possible entre la linguistique et la traductologie, à l'avantage de tous ceux qui s'intéressent aux problèmes langagiers.